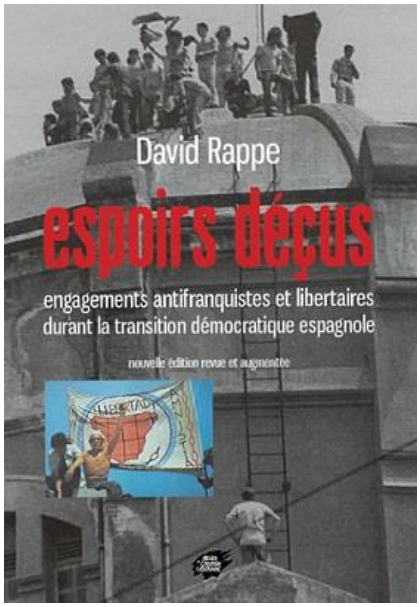
Avant-propos

au livre de David Rappe, *Espoirs déçus*



J'ai connu Bernard Pensiot (1948-2018) en des temps antifranquistes où, du côté de Perpignan, tous les regards libertaires étaient tournés vers l'Espagne. C'était fin 1974. Salvador Puig Antich avait été garroté quelque six mois plus tôt. Il avait vingt-cinq ans. Nos âges. Sur le chemin de Barcelone où je devais rencontrer discrètement des copains anarcho-syndicalistes qui, dans les plus grandes difficultés pratiques et matérielles, s'affairaient à reconstruire la CNT, je fis halte dans les Pyrénées-Orientales où j'avais mes habitudes et mon groupe d'affinité.

C'est par Henri Melich (1925-2021) que le contact s'établit avec Bernard. Henri, personnage hors normes, avait gardé de l'ancien temps, le sien, certaines valeurs qui n'avaient plus cours dans notre génération, notamment ce goût certain qu'il revendiquait pour l'élégance vestimentaire. Toujours bien mis, jouant de son fume-cigarette avec grâce, il était la séduction même. Avec l'avantage que, au vu de son impeccable mise, les douaniers et les flics de La Junquera se montraient d'une grande amabilité avec lui chaque fois, que sa voiture bourrée de presse séditieuse et de livres sulfureux, il passait la frontière. Comme quoi le style fait aussi le militant.

Le « grupo » de Perpignan, ma base, était rattaché à la mouvance oppositionnelle à la CNT en exil plus ou moins fédérée par *Frente Libertario.* Il se réunissait chez Paco Soler (1918-2000). Un soir de rencontre conviviale – on s'amusait pas mal chez Paco et Flor –, Henri me présenta Bernard, du Collectif d'entraide de Perpignan. « Un buen compañero », me dit-il. J'appris qu'il participait activement aux activités de passage transfrontalier de « matériel de propagande ». Le matin, nous nous revîmes au 40, rue Jean-Payra, siège de la Librairie espagnole de Perpignan, dont Henri était le gérant. Je me souviens que nous avions dîné au bar Las Tortillas et, le vin ayant coulé à flots, que nous avions fraternellement divergé sur la meilleure manière de « reconstruire la CNT ». En fait, je serais bien incapable aujourd'hui de dire lequel d'entre nous était dans le vrai, tant nous partagions quantité d'illusions divergentes. L'époque voulait ça. Et c'était bien.

Nous nous sommes croisés plus tard, Bernard et moi, à Barcelone dans les années chaudes de l'après-Franco. Nous suivions alors, dans l'ardeur et l'espérance du moment, des chemins parallèles. Dans une perspective de clandestinité maintenue et de soutien aux groupes autonomes libertaires, pour lui. Dans l'implication au projet de reconstruction de la CNT, pour moi, qui devait, pensais-je, inventer une alternative de syndicalisme d'action directe adaptée à l'époque.

Structurée autour de la trajectoire militante « espagnole » de Bernard Pensiot – qui lui valut, comme son copain Victor Simal, d'être encabané à la Modelo huit mois durant –, l'étude de David Rappe relève d'un double pari : rendre, d'une part, hommage à cet activiste de l'ombre et, de l'autre, tenter, sans mythification ni simplification historiques, de restituer ce qui se joua autour de cette météorique *reconstruction-déconstruction* de la CNT de la fin des années 1970. Quand l'auteur de ce livre me demanda une préface, j'ai hésité. Pour des raisons de calendrier d'abord, mais plus sûrement parce que j'avais l'impression d'en avoir assez écrit sur le sujet dans *Éclats d'anarchie*[1] pour ne pas risquer la redite. Si l'on ajoute à cela qu'il est toujours difficile, le temps passant, de se replonger dans les souvenirs de jeunesse sans incliner au double travers de l'idéalisation ou de la disqualification et que mon point de vue sur l'époque et les chimères qu'elle charria s'est lui-même modifié avec le temps, on admettra que la tâche n'était pas aisée.

Tous comptes faits, j'ai aujourd'hui la conviction que ce projet de reconstruction relevait d'une démarche plus subjectivée qu'objectivée, plus volontariste que nécessaire, reposant sur l'idée magique de l'oiseau phénix renaissant de ses cendres. L'oiseau, c'était le processus historique se remettant en mouvement et faisant fi du temps des défaites pour reprendre son vol. C'était bien sûr ignorer qu'elle ne repasse jamais les plats, l'histoire, et que le mythe ne suffit pas à retisser les liens perdus. Ceux qui unissaient presque charnellement le prolétariat le plus combatif d'Espagne à l'ancienne CNT avaient été définitivement éradiqués par un franquisme qui dura assez longtemps, un presque demi-siècle tout de même, pour parfaire sa besogne de déculturation du peuple. L'époque n'était donc pas révolutionnaire, ni même rupturiste. Elle était plutôt spectatrice du devenir « démocratique » que le post-franquisme modernisateur et la « gauche » antifranquiste lui concoctait en actant un pacte de transition-transaction qui reconfigurerait l'échiquier politique et permettrait enfin aux néo-décideurs de la classe entrepreneuriale montante de jouer dans la cour des grands en accédant à la respectabilité européenne. Si l'ancienne CNT avait conservé un prestige certain dans les classes dites inférieures, il n'était pas niable que le temps avait joué contre le projet d'émancipation sociale et d'autonomie ouvrière dont elle était porteuse.

S'il fallait construire (et non pas reconstruire), c'était probablement « autre chose » que cette CNT ballottée au gré des passions contraires des mouvementistes, des assembléistes, des globalistes, des présentistes, des anarchistes orthodoxes, des activistes et occasionnellement des syndicalistes qui s'affrontaient en son sein sans autre boussole qu'une vague référence imaginaire à l'ancienne CNT des temps héroïques. Cette « autre chose », on la chercha sans la trouver au sein même de cette hétéroclite CNT reconstruite de manière tout à fait improvisée dans l'enthousiasme de 1976. On tenta même, trop tard certainement, de l'ébaucher en cherchant à inventer une forme organisationnelle nouvelle, assembléiste mais non paralysante, capable de s'ouvrir aux diverses minorités critiques qui, notamment dans les noyaux dissidents des Commissions ouvrières sous direction communiste, mais aussi ailleurs, cherchaient un espace de lutte susceptible de les accueillir pour résister efficacement aux politiques antisociales transitionnelles imaginées par une classe politique globalement ralliée, à droite

[1] Freddy Gomez, *Éclats d'anarchie, passage de mémoire,* conversations avec Guillaume Goutte, Paris, Rue des Cascades, 2015.

comme à gauche, au nouveau modèle néolibéral de croissance. La tentative, essentiellement portée sur le tard par les Groupes d'affinités anarcho-syndicalistes (GAA), fit long feu. On taxa ses partisans, dont certains provenaient de l'autonomie ouvrière, d'éléments « parallèles ». La CNT était devenue une sorte de foire d'empoigne où tous les coups étaient permis. Jusqu'à sa déroute finale qu'on aurait tort d'imputer aux seules basses œuvres d'un pouvoir d'État obsédé par le supposé danger d'une CNT renaissante. Il avait infiltré assez de relais en son sein pour savoir qu'elle se chargerait elle-même de la besogne, et ce faisant qu'elle sortirait de scène aussi vite qu'elle y était revenue. Qu'il y ait contribué en fomentant l'attentat de la Scala, on peut en être convaincu, même si, sans attentat, le résultat eût probablement été le même.

Espoirs déçus marque un nouveau jalon dans l'histoire de cette période où, par un effet un peu mécanique de volontarisme et de réémergence mémorielle conjugués, la CNT sembla retrouver une clarté seconde et réinventer un possible perpétuel. À vrai dire, nous y avons cru, ou plutôt nous croyions qu'elle avait toutes les raisons de renaître, portés que nous étions par l'illusion qu'aucun mouvement libertaire conséquent ne pouvait exister en Espagne, terre d'anarchisme par excellence, privé de son axe central, à savoir son organisation de classe. Cette perspective fut, dans les années qui précédèrent la mort du Caudillo, portée par *Frente Libertario.* Le noyau qui l'anima y consacra beaucoup d'efforts de conviction auprès des groupes de jeunes libertaires et autonomes d'Espagne. À y repenser, je me dis que c'est, en fait, l'idée que cette histoire ne pouvait pas aller plus loin qui nous était insupportable. Parce que nous étions le produit d'une Histoire – « avec sa grande hache », comme disait Perec – qui exigeait réparation. L'ombre du passé inaccompli hante toujours le présent des attentes.

La focale qu'adopte David Rappe offre une vision éclairante sur une frange remuante du jeune mouvement libertaire espagnol qui, à partir de 1976, se développa, sur les marges d'une CNT ouverte à tous les vents, en recyclant des pratiques quotidiennistes issues de 1968 corrélées à certaines appétences pour le spectacle de la lutte armée. C'est une histoire d'autant plus mal connue que celles et ceux qui la firent, la vécurent et qui, pour nombre de ses protagonistes, s'y brûlèrent les ailes, se voulaient plus adeptes des parcours buissonniers que des sentiers balisés. Peuplé de groupes autonomes de diverses occurrences, ce milieu cultiva une conception de la radicalité *in situ* susceptible, théorisait-il, de porter atteinte à l'ordre, au moins symbolique, du pouvoir en voie de réagencement de cette Espagne de l'après-Franco. L'idée qui fondait sa démarche reposait sur une double erreur, celle qui pariait sur la pérennité d'un franquisme sans Franco et prônait la nécessité de l'attaquer frontalement. C'était ne rien comprendre à la logique même de ladite transition-transaction « démocratique » dont le principal projet, de « droite » postfranquiste et de « gauche » antifranquiste, consistait précisément à marginaliser le franquisme systémique et oligarchique avant de le démanteler, condition nécessaire pour rallier le monde « libre » de la démocratie représentative du profit maximal. Autrement dit on changeait d'époque. L'Espagne avait cessé de se prétendre « différente » : elle voulait être, désormais, une partie du Tout-Capital, la pointe avancée du Grand

Marché européen. Bien sûr, le vieux corps du franquisme résista à rendre les armes, mais l'affaire était déjà pliée.

Dès lors, c'était ailleurs que dans le fonds des anciennes résistances de l'antifranquisme libertaire qu'il fallait puiser ses inspirations anticapitalistes en imaginant une stratégie de résistance sociale aux effets dévastateurs que ce changement de paradigme laissait prévoir. La CNT en fut incapable. Quant à l'aire de l'autonomie libertaire, on pourrait dire qu'elle fut l'un des derniers avatars d'une ancienne tradition anarchiste activiste – activiste étant pris ici au vrai sens du terme, c'est-à-dire porté à l'action pour l'action –, mais aussi l'expression d'une sorte de fascination réitérante pour l'illégalité (ou l'illégalisme). C'était sans doute là l'attribut d'une génération – la nôtre – marquée par ses premières défaites, celles de l'après-68 et du grand retour à la normale, qui réinventait sa cause en la fondant sur la fausse croyance que le volontarisme suffirait à ouvrir la voie à l'affrontement général.

Pour des raisons liées à ses activités militantes clandestines de passage de la frontière catalane, mais aussi aux contacts qu'elles lui permirent d'établir en Espagne même, Bernard Pensiot apporta son aide, au moins logistique, à cette mouvance activiste. On peut douter qu'il ait cru un seul instant à sa perspicacité stratégique et à son efficience pratique. Mais la vie est tissée de liens – affinitaires, dit-on en anarchie – que la seule rationalité politique ne permet pas de comprendre. Ces liens, proprement intimes quand ils se développent dans un milieu clos dont la règle est la clandestinité, instituent un rapport faussé au monde que soutient l'idée que la convergence de volontés affinitaires combattantes préfigurerait, en elle-même, la société désirable de l'après, forcément émancipée du pouvoir. On ne dira jamais assez combien cette mouvance fut infiltrable et logiquement infiltrée par des indics de la police. C'était tâche facile au demeurant : on y entrait comme dans un moulin. Bernard en tira lui-même les conséquences nécessaires quand il comprit que sa chute, et celle de son ami Victor Simal, venait de loin, et du sein même de ses « affinités ». On peut lui accorder cette grandeur d'avoir su transcender son sort, sans désaveu ni repentir, pour se consacrer, lors de sa détention à la Modelo de Barcelone, au grand mouvement des prisonniers sociaux d'Espagne, regroupés dans la Coordination des prisonniers en lutte (COPEL), pour l'amnistie générale, combat digne s'il en fût.

Et puis vint le temps des bilans. À l'orée des années 1980, la CNT reconstruite quatre ans plus tôt avait perdu 90% de ses adhérents. Une performance, en somme ! Épurée de ses derniers militants authentiquement ouvriers, soutenue et financée par la bureaucratie cénétiste de l'exil, elle devint alors cette étrange secte en quête de noir qui, rompant avec le séparatisme ouvrier qu'avait si pleinement incarné la CNT pluraliste des origines, se voulait désormais strictement et caricaturalement anarchiste. « C'est quand on a connu la fin, disait Debord dans un tout autre contexte, que l'on peut savoir comment il fallait comprendre

le début[2]. » Dans le cas qui nous intéresse, elle convient parfaitement, cette maxime : la fin était effectivement contenue dans le début. On ne construit – ou reconstruit – rien qui vaille sur la seule base de la pensée magique. On ne fait que passer à côté de l'histoire.

Son cours, cela dit, se poursuit par d'autres chemins, se transformant avec le passage du temps. Si l'Espagne a cessé d'être cette *Terra Incognita* où, pour d'étranges raisons que les experts peinent encore à expliciter, l'anarchisme social a fait terreau – et quel terreau ! – dans les années glorieuse de l'affrontement de classe des décennies 1920 et 1930, la mémoire vivante de cette insurgence irrigue encore une nébuleuse libertaire plurielle, composite, morcelée, mais active sur le front des luttes du pays. En son sein, la CGT espagnole, née d'une scission de la CNT reconstruite et déconstruite au début des années 1980, fait figure d'héritière de la Vieille Cause. Le syndicalisme alternatif rouge et noir qu'elle incarne, ses méthodes, ses aspirations sont bien sûr de son temps, ce qui n'est en rien critiquable. Sa force, même minoritaire, n'est pas négligeable non plus.

Quand on s'intéresse de près et sans œillères idéologiques à la période étudiée dans ce livre méritoire, on est bien obligé d'admettre que la CNT reconstruite en 1976 a rassemblé ce que, trois ans plus tard, elle a fini par diviser, selon cette logique purgative qui fait de l'Organisation (avec majuscule) non pas le vecteur mais la raison d'être d'un processus. Le phénomène est, en fait, aussi vieux que l'histoire de l'associationnisme ouvrier. Disons qu'il s'est joué, pour le coup, en accéléré. La différence essentielle de ce qui fut il y a plus de quarante ans et de ce qui est aujourd'hui, c'est que, en Espagne comme ailleurs, le temps est sans doute venu d'un dépassement de l'anarchisme social par appropriation de son histoire, mais aussi par abandon des tics de l'entre-soi militant. Cela passe par une recherche d'alliances systématiques avec les communautés anti-autoritaires proches, celles qui, ici et ailleurs, s'inscrivant dans la perspective historique de l'autonomie et de l'émancipation sociales, résistent, chacune à sa façon et selon ses modes, à la folle logique d'un capitalisme précipitant l'humanité vers sa chute. Mêmes éphémères, même querelleuses, ces alliances auront toujours l'avantage de contrarier la force d'inertie de bien des convictions anciennement acquises, celles-là même qui ne résistent plus à la réalité des faits. Comme le rappelle souvent l'ami Daniel Colson, reprenant la formule d'un délégué ouvrier de la ville de Sète à une rencontre internationale tenue à Genève en août 1882, « nous sommes unis parce que nous sommes divisés ».

C'est probablement cette division assumée qui fait aujourd'hui, non pas la force, n'exagérons rien, mais la dynamique d'un mouvement libertaire espagnol toujours vivant.

Freddy GOMEZ

– *À contretemps* / Spanish Cockpit / janvier 2022 –
[http://acontretemps.org/spip.php?article891]

AC

[2] *In girum imus nocte et consumitur igni*, suivi de *Ordures et décombres*, Paris, Gallimard, NRF, 1999, p. 55, note 2.